Cartes d'Affaires

Avocat
F. Dodd Tweedie
Edifice LONG, rue Canada
Edmundston, N.-B.

Avocat
M.-D. CORMIER
M.P., C.R., M.A.
Notaire Public
C. P. : 9 — Tél. : 42
Edmundston, N.-B.

Avocat
Albert J. DIONNE
B. A.
Notaire Public
Palais de Justice
Edmundston, N.-B.

Avocat
J.-E. MICHAUD
M. L. P.
Edifice LONG
Edmundston, N.-B.

Avocat
A.-P.-Noel McLAUGHLIN
Avocat — Notaire
Correspondance française
Campbellton, N.-B.

Collecteurs
Credit Guarantee
Percepteurs de Vos Crédits en souffrance
39, rue Canada
Edmundston, N.-B.
C. P. : 734 — Tél. : 323

Architectes
BEAULE & MORISSETTE
ARCHITECTES
SPECIALITES: Edifices publics et religieux, constructions à l'épreuve du feu.
OSCAR BEAULE A.A.P.Q. & R.I.C.A. — ALBERT MORISSETTE B.A.A. A.A.P.Q R.I.C.A
21 Rue d'Aiguillon, QUEBEC

Comptables
P. Lansdowne Belyea C.A.-C.P.A. — W. Clarence McNiece C.A.-C.P.A.
BELYEA ET MCNIECE
COMPTABLES LICENCIES
Dans La Province De Québec Et Au Canada
Auditeurs Pour La Ville de Campbellton
Les Comtés De Restigouche Et Gloucester, N. B.
Bureau: St-Jean, — Moncton, — Campbellton, N. B.

Dr A. M. SORMANY
RAYONS-X — TRAITEMENTS ELECTRIQUES DE TOUTES SORTES
Heures de bureau:—
8 heures à midi — 1 hre à 4 hres de l'après-midi — 7 à 9 heures du soir ou par rendez-vous.

BUREAU DE PLACEMENT:-
Désirez-vous un emploi comme servante dans un hôtel ou maison privée? Donnez-nous votre nom et vos références. Avez-vous besoin d'une bonne servante? Nous pouvons vous en trouver avec de bonnes qualifications.

GATEAUX FRAIS ET DELICIEUX
De La Célèbre Marque "JAMES STRACHAN" de Montréal — Différentes Sortes.
Nous vendons les Chaussures et les Habits
PHILIPPE MONETTE,
Edmundston, N.-B.

AU FOYER

J'ai été un homme, ce qui signifie un lutteur.— *Goethe.*

La fausse modestie est le dernier raffinement de la vanité. — *La Bruyère.*

Fleurs Naturelles pour toutes occasions
CAMBER
THE FLORIST
Woodstock, N. B.
Telephone No. 17-21
Toutes commandes seront expédiées avec promptitude.

SERVICE D'HYGIENE DE L'ASSOCIATION MEDICALE CANADIENNE

Soins du bébé durant l'été

Durant le mois de septembre, le taux de mortalité pour les bébés s'élève d'une manière alarmante. La fin de l'été voit tomber malades un grand nombre de bébés, et en voit mourir plusieurs parmi eux à cause de troubles digestifs qui surviennent aux mois de juillet et d'août et qui les rendent incapables d'y résister.

En général, l'été est la saison de l'année pendant laquelle nous jouissons d'une meilleure santé, parce que nous passons presque tout notre loisir au dehors et au soleil, ce qui nous aide à reprendre nos forces épuisées. Le mois de septembre n'est pas un mois dangereux pour les adultes; au contraire, c'est un des plus beaux mois de l'année dans notre climat, et le taux demortalité pour les adultes, pour ce mois, est peu élevé. Il nous semble que puisque tant de bébés meurent rendus au mois de septembre, nous devons voir à ce qu'ils reçoivent de meilleurs soins pendant l'été afin de leur aider à résister aux dangers qui les menacent.

Le vêtement — Une couche, une chemise mince et une robe de mousseline sont des vêtements amplement suffisants, et dans les grandes chaleurs, vous pouvez tout enlever à l'exception de la couche.

Les bains — Vous devez baigner le bébé matin et soir pendant l'été, et lorsqu'il fait très chaud, vous pouvez, de plus, le laver à l'éponge plusieurs fois pendant la journée. Gardez votre bébé propre, frais et à son aise.

Les mouches — Les mouches transportent les microbes des maladies, et ne doivent pas être tolérées auprès du bébé ni de rien de ce qui lui appartient. Il faut mettre des moustiquaires à toutes les fenêtres et portes, et tuer toutes les mouches.

Le bon air et le soleil — Le bon air et le soleil sont nécessaires à la santé. Tenez le bébé au dehors autant que le temps le permet. Dans les temps de chaleur, donnez au bébé son bain de soleil avant onze heures du matin ou après trois heures de l'après-midi. Quand il fait très chaud, faites sortir le bébé de bonne heure et gardez-le à l'intérieur, dans une chambre bien ventillée, ou sur un balcon ou dans une cour à l'abri du soleil, durant la partie la plus chaude dela journée.

L'eau — Donnez à l'enfant beaucoup d'eau lorsqu'il fait chaud. Entre chaque repas, donnez à l'enfant de l'eau fraiche bouillie et non sucrée.

Repas — Consultez l'horloge pour les repas du bébé. Quand il fait chaud, les bébés ne requièrent que les trois quarts de leur ration ordinaire. Ne cherchez pas à faire trop manger votre bébé.

La santé du bébé nourri au sein est meilleure que celle de l'enfant élevé au biberon. Si le bébé est nourri au biberon vous devez voir à ce que le lait que vous lui donnez soit pasteurisé, les bouteilles stérilisés et les tétines bien lavées. Après avoir stérilisé les bouteilles, emplisez-les pendant qu'elles sont chaudes; bouchez-les, refroidissez-les aussi rapidement que possible et mettez-les dans la glacière.

Diarrhée d'été — Si la diarrhée se montre, cessez toute nourriture, donnez à l'enfant autant d'eau bouillie qu'il veut boire, et faites venir immédiatement le médecin.

Pour questions au sujet de la santé en général, écrire à l'Association Médicale Canadienne, 184 rue Collège, Toronto. Une réponse personnelle sera envoyée par écrit

LA MESSAGERE

La fleur, exquise messagère,
En son petit coeur rose ou bleu
Qu'embaume une senteur légère,
Enferme l'infini d'un voeu.

Frissonnante dans sa corolle,
La fleur, ce vivant billet doux,
Exale en parfum, la parole
Dite, en tremblant, du fond de nous.

Parfois, sous le poids chaud d'une âme,
Meurtrie, elle se penche et meurt . . .
Il faut être poète ou femme
Pour ne pas accabler la fleur.

Seule, une phrase délicate
Brûle en elle comme un encens ;
Mais son âme fragile éclate
Sous le fardeau des mots pesants.

Pour épargner sa grâce fine,
Confions-lui le rêve aimé
Dont l'émoi subtil se devine,
En un soupir, sans l'exprimer.

Albert LOZEAU

MARTIN

Martin est un brave petit bonnomme qui habite la Crèche depuis environ deux ans. C'est un de nos sujets de choix. Il a bonne santé, bon naturel et belle humeur.

On l'aime beaucoup.

Un bon matin, sans trop savoir pourquoi, il se voit lever avant les autres; en hâte, on lui fait sa toilette et on le fait manger; lui a bien sa gaieté de tous les jours, mais sa bonne a les yeux rouges, et elle pleure, et elle l'embrasse, et elle le plaint à mi-voix :

—Pauvre Martin, va !

—Hein? fait le petit gars, comme s'il voulait se faire expliquer.

On le déménage dans une pièce où il n'a jamais pénétré encore. Il revêt des appareils et des habits inaccoutumés. Celale rend tout fier.

—Où vas-tu, Martin ?

—'Mener, 'mener.

Et bien oui, Martin va se promener Il part en automobile avec deux jeunes confrères taciturnes qui le rejoignent au vestiaire. En attendant, il court, ici et là, faisant à chaque bonne attendrie, à chaque religieuse ses suprêmes gentillesses.

—Allons, dis bonjour, Martin. Fais ta! ta !

—*Bondou! bondou! Ta! ta!*

Et Martin, tandis que ses confrères indifférents au voyage de la Gaspésie, rechignent et se montrent parfaitement ennuyés d'être dérangés d'aussi bonne heure et sans raison apparente, Martin, tout affairé, observe, cherche à comprendre, et, dans son jargon, veut tout de suite savoir ce que contiennent les valises et les boites qui lui font face.

— o —

On démarre. Il y a le chauffeur, la garde, deux religieuses et trois enfants de la Crèche. Ceux-ci s'en vont à leur foyer adoptif. Ils ont été choisis sur les indications mêmes de leurs futurs parents :

—Un bon gros garçon entre deux ans et demi et trois ans, capable de me remplacer plus tard sur le bien paternel: brun, en santé, intelligent;

—Un garçon de huit à dix mois, blond, doux, facile à élever ;

—Un petit garçon d'environ deux ans, bien en vie, blond avec des yeux bleus, ce que vous avez de mieux dans ces âges-là.

Martin est sûrement ce qu'il y a de mieux dans ces âges-là. Il a bien, à l'oeil droit, un soupçon de strabisme, mais faites-le sourire ou plutôt regardez-le sourire, et vous oublierez tout de suite ce petit défaut dont il ne sait même pas rougir.

Le brave petit homme part si volontiers pour la Baie-des-Chaleurs qu'on dirait qu'il y va toutes les semaines.

C'est à se demander si quelque secret instinct ne lui dit pas qu'il va trouver des remplaçants pour ceux qui lui ont donné la vie et le triste sort des abandonnés.

L'auto file à grande allure sur la grand'route. Martin ne veut rien perdre du cinéma qui se déroule à la portière. Il y a tant de nouveau ! Martin, du reste, a l'oeil précis; on dirait même que d'avoir si longtemps borné sa vision aux horizons des salles et des corridors de l'hospice, il a des yeux tout neufs, tout jeunes, et tout puissants. Les moindres détails le frappent. Debout sur une boîte, il voit les poules avant le chauffeur. Les chats de rencontre le jettent dans des transports d'amitié. Il les appelle :

—Minou! Minou! viens! Lait !

Même les vaches, ou les moutons, au loin, dans les champs, passent pour de moyens chats et reçoivent les mêmes invitations.

Mais la monotonie d'une longue course, le mugissement uniforme du moteur, le bercement de ressorts obéissants portent Martin au sommeil

—Dodo !

L'enfantt fait son somme.

A peine ce tribut est-il payé à la nature, qu'il se remet à sa tâche de touriste. Il mange sur le pouce comme tout le monde, et plus abondamment même que tout le monde. Martin a un robuste appétit. Il n'exige rien, mais il ne refuse rien.

—Ah! que c'est beau! nous écrions nous souvent.

—*T'est beau, hein?* répète Martin, qui n'est pas rendu à la prononciation des sifflantes.

Et plus ça va, plus ce'st beau . . . Cacouna, Le Bic, Sainte-Flavie, Les Méchins, L'Anse Pleureuse, La Madeleine, Gaspé !

Martin va, chez les Ursulines, se constituer diocésain de Monseigneur Ross et demander sa bénédiction. Ni l'Excellence ni la grandeur ne le rendent timide. Il tend les bras à son nouvel évêque et, par signes, par attitudes, se déclare prêt à faire partie de la curie épiscopale. Mais nous l'emmenons vers ses vraies destinées.

Sur le banc, Martin est frappé d'un voisinage :

—L'eau! l'eau !

Pendant la traversée, de lui-même, il envoie la main aux hommes qui passent à proximité, en barque à moteur. Et les pêcheurs qui l'ont vu lui répondent avec amitié.

Tout à l'heure, c'était l'Evêque, maintenant c'est la population qui accueille le nouveau venu.

Martin sera sûrement chez lui, dans ce sympathique pays.

Il arrête à Percé. Pendant que ses deux compagnons dorment sur le siège de la voiture, stimulé par le salin, Martin gambade, si l'on peut dire, aux côtés des religieuses qui vont admirer, du pied de la vieille croix de bois, l'étrave du granitique navire. Les goélands, les fous de Bassan l'intéressent par leurs vols et pirouettes dans la brie et le ciel bleu.

Rien ne le rebute, rien ne le fatigue. Il chante. On s'aperçoit même qu'il a de l'oreille. On lui fait répéter Do mi sol do. Do sol mi do. Mais la lettre s lui ôtant du plaisir à chanter on se rabat sur la vocalise. Alors, il reproduit le modèle avec entrain et patience, au grand amusement de tous les voyageurs.

— o —

Mais tout a une fin, même un beau voyage, sur de splendides route, dans un féerique décor de printemps, parmi la nature si tourmentée de la péninsule gaspésienne.

—Chez Monsieur Félix Un Tel, s'il vous plait.

—Prenez la première route à droite Monsieur, montez jusqu'aux Quarante; c'est l'avant-dernière maison du rang.

Et l'on monte vers les terres de colonisation récente.

—Est-ce ici chez Monsieur Félix Un Tel ?

—Oui, Monsieur! Pour quoi'ce que c'est ?

—Ce sont les gens de la Crèche qui arrivent.

—Mon Dieu! Félix, *not'petit garçon* !

Vous avez remarqué: notre petit garçon !

Et Martin est déjà dans les bras de *son* père, qui l'emporte vers la maison. Mais Martin veut descendre à terre. Il y'a quelqu'un qu'il n'a pas salué; Carlo le bon gros dogue vers lequel il se précipite comme vers son meilleur ami.

Et la nouvelle maman, l'heureuse maman le regarde attendri :

—Mère, il me rappelle mon petit défunt. Viens voir maman, Martin.

Et elle l'embrasse, des larmes plein les yeux.

—On n'est pas riches, vous savez, mais je vous assure qu'il n'aura pas de misère avec nous autres; on va assez l'aimer. Cher petit malheureux va !

—Alors, vous êtes contents ?

—Oui, *je pense* qu'on est contents!

—Mais son petit oeil ?

—Son petit oeil? c'est pas ça que je regarde, c'est son sourire !

—Alors, bonjour donc, et bonne chance !

—Bonjour et merci ! Vous direz une prière pour que tout aille bien . . .

—Entendu! Vous méritez bien ça. Bonjour, Martin !

—La petite main d'un petit homme dans les bras de sa mère, s'agite devant le plus beau des sourires et, nous entendons pour une dernière fois :

—*Bondou! Bondou!*

La voiturée, silencieuse, emporte et savoure longuement ce tableau d'un enfant joyeux faisant aux gens de la Crèche, dans l'envoi d'un baiser le geste de l'affection et de la reconnaissance . . .

Comme la voiture était vide en redescendant la route des Quarante, au soir de ce beau placement.

Vraiment, Martin, tu étais ce qu'il y a de mieux dans ces âges-là !

Dieu te bénisse, brave petit bonhomme !

Or, dans le silence où chacun roule, sur l'origine et le sort des enfants de la Crèche, des réflexions tragiques, je pense souvent à toi, le père de l'enfant abandonné, à toi qui me lis peut-être en ce moment et qui, désintéressé jusqu'ici, ne sais même pas nom du fils dont tu nous as chargés, à toi qui n'eus pas le courage d'assumer tes responsabilités paternelles et qui, égoïste jusqu'au bout, persévérant même dans ton désordre nous prépares d'autres victimes, bien loin que de te réhabiliter, je pense à toi, père anonyme de l'enfant illégitime, et une phrase monte à mes lèvres comme conclusion de ce charitable périple :

—Si, au moins, il nous disait merci !

Martin, que tu es aimable, mais que ton père a le coeur dur !

Mieux vaut sans doute que tu ne le connaisses jamais . . .

V. GERMAIN, ptre.

après le TENNIS évitez la raideur
FROTTEZ-VOUS AVEC DU MINARD
Le tennis est un rude exercice. Souvent, vous en ressentirez quelque part les effets. Frictionnez-vous avec du Minard. Douleur et raideur se dissiperont.
Le Minard soulagera une peau endolorie, une coupure, blessure ou brûlure. Extirpera le poison que laissent les piqûres d'insectes. *Produit merveilleux!* Préparé depuis 50 ans par la Minard's Liniment Co., Ltd., Yarmouth, N.-E. 36F
Agents vendeurs:
Harold F. Ritchie & Co., Ltd., Toronto
LINIMENT TRIOMPHE DE LA DOULEUR MINARD

JUILLET

(Consacré à Sainte Anne)

Nouvelle lune, le 3,
Premier quartier, le 10,
Pleine lune, le 17,
Dernier quartier, le 25.

1	V	Précieux-Sang de N.-S.
2	S	Visit. de la B. V. M.
3	D	*VIIe ap. Pent.*
4	L	S. Ulric.
5	M	S. Antoine Marie Zacc.
6	M	S. Romule.
7	J.	SS Cyrille et Méthode.
8	V	Ste Elisabeth.
9	S	Les Martyrs de Gorcum.
10	D	*VIIIe ap. Pent.*
11	L	S. Pie I.
12	M	S. Jean Gualbert,
13	M	S. Anaclet.
14	J	S. Bonaventure,
15	V	S. Henri; S. Eutrope.
16	S	N.-D. du Mont-Carmel.
17	D	*IXe ap. Pent.*
18	L	S. Camille de Lellis,
19	M	S Vincent de Paul.
20	M	S. Jérôme Emilien.
21	J	Ste. Pracède.
22	V	Ste M.-Madeleine.
23	S	S. Apollinaire.
24	D	*Xe ap. Pent.* Ste Christine.
25	L	S. Jacques.
26	M	Ste Anne.
27	M	S. Pantaléon.
28	J	SS. Naz., et Vict.
29	V	Ste Marthe.
30	S	Ste Juliette.
31	D	*XIe ap. Pent.* Sol. de Ste Anne.

Le RHUMATISME
Vous ne croiriez jamais qu'il l'ait déjà eu.

"J'ai souffert de rhumatisme, de troubles rénaux et de catarrhe. Mes nerfs étaient malades et j'étais constipé. Fruit-a-tives mit fin à mon état d'épuisement et me donna santé parfaite." M. J. L., Lachute Mills, P.Q.
La supériorité de Fruit-a-tives sur les autres remèdes réside dans le fait qu'il stimule le fonctionnement naturel de CINQ organes vitaux. C'est un remède complet et naturel, découverte d'un brillant médecin. Chez tous les pharmaciens, 25c. et 50c.
Fruit-a-tives
REND ET CONSERVE LA SANTÉ

CHEZ LE DROGUISTE

Le petit garçon entrant dans la boutique. — Monsieur, je voudrais de la poudre insecticide pour tuer les puces.

—Pour combien ?

—Je ne sais pas: je ne les ai pas comptées.

Ces Fleurs Tuent
Mouches et Maringouins dans un
Nuage Parfumé
On remarquait, depuis plusieurs années, qu'une fleur des champs, croissant au Japon, éloignait les insectes ailés. On en expédia une provision en Amérique, pour les expériences de laboratoire de recherches. Là, l'extrait de cette fleur, vaporisé dans une chambre close, remplie de mouches et de maringouins, les détruisit complètement.
Cet extrait constitue la base de Fly-Tox, créé par l'Association des Recherches Rex, à l'Institut des Recherches Mellon. Nous avons travaillé dix ans et dépensé $100,000, pour le perfectionner. Ce Fly-Tox, vaporisé suivant le mode d'emploi, remplit la chambre d'une buée parfumée, au coût de 1 à 2 sous. Cette vapeur inoffensive aux gens, ne tache rien. Mais elle foudroie mouches et maringouins venus à son contact. Ils ne peuvent s'échapper quand le nuage remplit la chambre. Ces insectes sont redoutables. Ils propagent les germes de 30 maladies et déposent ces germes sur les aliments ou dans le sang. Ils causent annuellement la mort de milliers d'enfants. Fly-Tox bien employé débarrasse votre demeure et la conserve indemne, facilement, sûrement et à peu de frais.
Songez à ces avantages pour vous et pour les vôtres.
FLY-TOX SEUL
Produit des Recherches Rex
N'employez que Fly-Tox et toujours avec le nouveau vaporisateur Fly-Tox. Chaque lot est éprouvé sur des mouches, dans notre laboratoire. Son efficacité est garantie, son odeur agréable et sa puissance destructive le rend économique. Employez-le, puisque rien n'est trop efficient pour la protection de votre habitation. Achetes-en aujourd'hui. Il se vend partout. Inoffensif aux gens. Ne tache pas. Fly-Tox est fabriqué au Canada.

THE RED ROSE

Etiquette	Brune	½ livre	20c
" "	Rouge	"	25c
Orange	Pekoe	"	38c

LA PETITE CANADIENNE

Roman Canadien Inédit, par J. M. LEBEL

Tous droits réservés, 1930, par Edouard Garand, 1423-27, rue Ste-Elisabeth, Montréal, P. Q., où l'on peut se procurer ces volumes au prix de 25 sous chacun.
Par la Poste: 30 sous.

Feuilleton No. 11

L'homme partit vivement du côté de la rue Sainte-Catherine où sans aucun doute, il devait être de connaissance avec quelque buvette.

Il revint au bout de quinze minutes, l'oeil brillant, le nez plus enluminé, et avec toute l'apparente satisfaction d'avoir noyé "son soleil" quelque part.

—Je suis prêt, dit-il simplement.

—Eh bien ! voilà la porte là-bas . . . numéro 143B !

—Je vois ça.

—Donc, je vais compter sur toi, dit Grossmann.

—Je ne manquerai pas l'oeil, répliqua l'homme.

Et Grossmann, très satisfait d'avoir pu mettre la main sur cet individu, s'éloigna.

. . . . . .

Il passaitt neuf heures du soir, lorsque Grossmann retrouva son homme au poste .

—Eh bien? interrogea-t-il simplement.

—Je n'ai pas vu la moindre valise sortir de là.

—Très bien, s'écria joyeusement Grossmann. Tu as gagné tes dix dollars . . . les voici.

Et sans tenir compte de l'avance payée dans l'après-midi, il tendit un billet de dix dollars à l'individu qui l'empocha rapdement, grogna quelque chose qui ressemblait à un merci, et s'éloigna pour aller une seconde fois noyer "son soleil" qui, en toute probalité, après une telle faction avait dû retrouver toute son ardeur.

Grossmann demeura seul.

—Maintenant, se dit-il, raisonnons, Benjamin, comme je m'en suis convaincu, est à cette heure en route pour New York avec Fringer sur ses talons. Ensuite, le modèle est toujours en ce domicile No. 143B. Et si Benjamin l'a mis là, c'est pour l'y retrouver à son retour de New York. Alors, je ne gagnerai rien à m'éreinter ici en surveillant cette porte. Donc, je peux m'en aller manger un morceau, car je sens la faim me retourner les entrailles. Ensuite, je pourrai aller dormir, et demain je chercherai un plan d'action.

Et après un long regard de convoitise vers la porteNo. 143B, Grossmann s'en alla.

. . . . . .

Trois jours s'écoulèrent sans que Grossmann pût trouver un moyen sûr de s'emparer du modèle. Chaque jour, comme dans l'espoir d'y puiser une inspiration, il venait rue Saint-Denis, passait et repassait devant le logis de Mme Fafard, puis s'en retournait sacrant et jurant, maudissant son imagination infertile.

Le soir du troisième jour, au moment où il quittait, plus sombre, plus découragé, la rue Saint-Denis, il s'arrêta tout à coup, esquissa un sourire de joie sauvage et murmura :

—Que n'ai-je donc pensé à cela plus tôt ! . . . Oui, le plan est merveilleux, pas un risque, un véritable escamotage de magicien. Allons ! conclut-il en ricanant, ou je me trompe fort, ou le modèle est à moi !

Et la face hideuse de l'Allemand s'éclaira d'un nouveau sourire plus hideux encore.

Quelle était donc l'idée qui venait si subitement de germer au cerveau de Grossmann? On va le voir.

Vers le milieu de la matinée du lendemain, un messager du télégraphe remettait à Mme Fafard une dépêche ainsi adressée :

William Benjamin, 143B, rue Saint Denis.

La brave femme s'étonna fort. Elle tourna et retourna le message et le tourna encore sans pouvoir se décider à briser l'enveloppe et prendre connaissance de son contenu.

Enfin, comme pour obéir à certaines instructions, elle alla au téléphone et demanda à parler à l'avocat Montjoie. Elle fit part à ce dernier du message apporté chez elle.

—Si vous voulez attendre dix minutes, dit l'avocat, je vais me rendre chez vous.

Peu après, en effet, Montjoie arrivait chez la veuve et se faisait remettre la dépêche adressée à Benjamin.

—Voyons! dit-il en brisant l'enveloppe d'une main nerveuse.

Voici ce qu'il lut, non sans une extrême surprise :

"Apportez immédiatement ou envoyez par expresse modèle. Très urgent" . . .

Et cela venait de New York et de Pierre Lebon.

—Ce qu'il y a de plus curieux, commenta Montjoie, après avoir communiqué la dépêche à Mme Fafard, c'est que Pierre adresse ce télégramme à Benjamin, et que tous deux doivent être réunis en ce moment là-bas. Je n'y comprends rien.

—C'est assez étrange, admit Mme Fafard.

—N'est-ce pas? Cependant la dépêche est claire, et je ne vois qu'une chose à faire: envoyer le modèle. Car il faut croire que Benjamin n'est pas encore rendu à New York, et qu'il a dû s'arrêter en chemin quelque part. Pour quelle raison? Je me le demande. Mais Pierre le croit encore à Montréal, et lui demande le modèle. Quelle est votre idée, Madame Fafard ?

—Dame! je ne sais pas. Je pense pas mal comme vous, qu'il faut envoyer le modèle.

—Oui, dit l'avocat, nous ne pouvons faire autre chose. Vous avez ce modèle sous la main ?

—Il est dans le garde-robe de ma chambre à coucher.

—Bien. Alles le chercher, tandis que je vais appeler par téléphone une voiture des messageries.

Mme Fafard gagna aussitôt sa chambre à coucher. L'avocat alla à l'appareil du téléphone. Mais à l'instant même la sonnerie de la porte vibra.

Montjoie courut ouvrir.

Il se trouva devant un individu à forte barbe rousse, au visage laid, hideux, repoussant. Mais cet homme était coiffé d'une casquette bleue dont la visière était décorée de ces deux mots anglais : Express Man.

En même temps l'homme présentait un petit paquet bien enveloppé, bien scellé de cire rouge et bien ficelé à l'adresse de Mme Fafard.

—Vous arrivez bien, dit Montjoie, j'ai précisément un paquet à expédier.

—Très bien ! répondit seulement l'homme.

A cette minute Mme Fafard apportait la valise contenant le modèle. A la vue de cette valise, l'homme ne put réprimer un léger tressaillement.

Mais aussitôt il tendit le paquet à la veuve, lui fit signer le livre de livraison, puis il inscrivit dans ce même livre la valise consignée à Pierre Lebon à New York, donna à l'avocat un récépissé, prit la valise et s'en alla.

Dehors, il monta dans une de ces légères voitures de livraison au service des messageries, et lança son cheval au galop vers la rue Dorchester dans laquelle il s'engouffra. Il arrêta cheval et voiture à l'encoignure d'une ruelle déserte à ce moment, il sauta à bas de la voiture, et avec sa précieuse valise s'élança dans la ruelle à toute course. Un peu plus loin, il s'arrêta près d'un hangar, jeta sa casquette loin de lui, tira d'une poche de son vêtement un feutre gris, s'en coiffa et reprit son chemin tout en grommelant dans un demi-rire moqueur :

—Que le conducteur de cet attelage se débrouille, et qu'il le retrouve ou non, pour moi, je m'en fiche !

Et l'homme prit bientôt la rue Vitré et disparut.

Et cet homme, comme on l'a deviné, était Grossmann.

Quant au paquet livré à Mme Fafard, — et Grossmann, cette fois, mérite quelque crédit, — oui, ce paquet était une superbe boite de chocolats ! . . .

VIII

OU LE CAPITAINE RUTTEN ARRIVA TROP TARD

On se rappelle comment le capitaine Rutten, au sortir de son ivresse à l'Hôtel Welland, s'était aperçu de la disparition des plans du Chasse-Torpille en constatant que sa veste avait été coupée, et comment fou de rage, il était accouru chez Miss Jane pour l'informer du malheur. Et là, on se rappelle encore, qu'il avait été décidé que Rutten se mettrait immédiatement en route pour Montréal, dans le dessein de s'emparer du modèle Chasse-Torpille de Pierre Lebon.

Rutten était donc parti, comme l'avaient constaté Alpaca et Tonnerre, et à son arrivée à Montréal il avait pris logement dans une petite hôtellerie avoisinant la gare Bonaventure.

Il n'avait encore arrêté aucun plan d'action. Avant de tenter l'entreprise hasardeuse qu'il méditait, il voulait reconnaitre les lieux et s'en familiariser, après quoi il aviserait.

Une chose qui ne sortait pas de son esprit, c'est qu'il fallait agir rapidement: car la moindre hésitation, le plus petit retard pouvaient entraîner la perte des chances qu'il pourrait avoir

Aussi, dès le milieu de la matinée, Rutten prit-il le chemin de la rue Saint-Denis.

A midi, il était de retour à son hôtel.

A deux heures, il repartait pour la rue Saint-Denis: maintenant son plan d'action était tout tracé.

Il s'arrêta devant le logis de Mme Fafard et se mit à lire l'affiche suivante :

Pension privée,
Chambres garnies à louer.

Et Rutten, comme s'il eût en effet cherché une pension, mais aussi, comme s'il eût hésité dans le choix continua son chemin pour s'arrêter à deux portes plus loin devant une autre affiche et du genre de la première.

Un instant il parut réfléchir profondément, tout en promenant sur les maisons avoisinantes des regards scrutateurs. Enfin, comme s'il eût pris une décision, il revint sur ses pas, s'arrêta de nouveau devant le No 143B, relut l'affiche ou feignit de la relire, puis alla frapper à la porte.

Mme Fafard vint ouvrir.

Rutten, comme beaucoup d'Allemands qui ont un peu habité tous les pays du monde, parvenait à baragouinerplu sieurs langues; mais la langue française, entre autres, lui était familière.

Ce fut donc en bon français qu'il parla.

—Je vois, madame, dit-il avec un sourire aimable, que de toutes les maisons de pension environnantes la vôtre offre la meilleure apparence. Me serait-il possible d'y louer pour un mois une bonne et confortable chambre ?

—Je n'ai plus qu'une chambre de disponible . . . Si vous voulez la visiter ?

—Est-ce en bas ou en haut ?

—Au premier étage.

—Ce n'est déjà pas trop mal. Est-ce sur le devant ou . . .

—Sur le devant, monsieur, à droite interrompit Mme Fafard.

—De mieux en mieux, s'écria Rutten en se frottant les mains de satisfaction. Ett le prix de location, madame ?

—Quinze dollars par mois, monsieur. C'est la plus grande et la plus belle de mes chambres.

—Quinze dollars seulement ! fit Rutten avec surprise; mais c'est rien Tenez, je vous offre vingt dollars tout de suite.

—Vous êtes trop généreux . . . répliqua Mme Fafard tout émerveillée de cette bonne aubaine, et très flattée aussi par la mise correcte, élégante, de ce futur locataire et par ses belles manières.

Mais Rutten, plus souriant, plus amène, demandait déjà :

—Alors, chère madame, si vous me permettez de visiter ?

—Oh! avec plaisir . . . venez.

Dix minutes plus tard, le capitaine tout à fait enchanté laissait tomber dans la main de la veuve un billet de banque de vingt dollars et, prétextant d'urgentes affaires, il se retirait.

Il ne rentra à son nouveau domicile qu'à dix heures de la soirée.

Seule, ce soir-là, Mme Fafard lisait dans son petit salon. Les portières entr'ouvertes lui permettaient de voir dans le vestibule ceux qui entraient ou sortaient.

A la vue de son nouveau locataire elle eut un sourire accueillant, sourire auquel le capitaine répondit galamment par ces paroles :

A Suivre